



HAL
open science

Suso de Toro, écrivain galicien, ou la littérature au service de la langue

Benoit Mitaine

► **To cite this version:**

Benoit Mitaine. Suso de Toro, écrivain galicien, ou la littérature au service de la langue. Lagarde, Christian. Écrire en situation bilingue, pp.347-356, 2004, 291451851X. hal-01721795

HAL Id: hal-01721795

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-01721795>

Submitted on 5 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Lagarde (éd.)

ÉCRIRE EN SITUATION BILINGUE

mapudungun
q'anjob'al
créole
malgache occitan
português french occità yaquetia
castellano catalán euskera galicien
kimbudo gallec kriyol quiché manding français
galician francès occitano malagasy guarani
galego francès katalan euskara occitan
basc occitan spanglish català
castelán espagnol castellà
al-arabiya english
basque quechua
guarani
arab
oc

Actes du colloque des 20, 21, 22 mars 2003
Université de Perpignan

Volume I : Communications

Collection Études

CRILAUP - Presses Universitaires de Perpignan

« Écrire en situation bilingue », c'est aussi bien pratiquer le « bilinguisme d'écriture » (qui relève du choix du seul individu) que « écrire en situation diglossique » (c'est-à-dire de l'inégalité socialisée des langues), mais c'est de toute manière œuvrer sur l'hétérogène, alors que les institutions du monde (entre autre la/les littérature/s) se prétendent homogènes.

La thématique est envisagée sous trois modalités complémentaires : le « choix » d'une langue d'écriture (choisit-on ? en fonction de quoi ?) ; les stratégies d'écriture bilingue (comment intégrer à un texte deux langues ou plus ?) ; la problématique de la réception (édition, lectorat : quelle diffusion, quel retour, en fonction des choix opérés ?). Le propos est ici, par delà la diversité des terrains et des individus, de tenter de repérer les récurrences, voire les invariants dans la production et la réception de fictions narratives et poétiques.

Des Mapuche du Chili aux Chicanos des États-Unis, en passant par l'Argentine et ses élites, par le Paraguay bilingue, ou par les Antilles créolisées ; de l'Algérie et de Tanger à Madagascar, en passant par le Mali ou l'Angola ; des territoires de langue occitane et des Catalognes du nord et du sud, jusqu'en Galice, en passant par le Pays Basque, près d'une vingtaine de langues, écrites ou confinées dans l'oralité, véhiculaires ou vernaculaires, dominantes et dominées, mais méritant toutes le label de « langues de culture », se rencontrent, s'unissent et se télescopent dans le texte de création littéraire, optant pour mimer les conditions sociolinguistiques du réel environnant ou bien pour introduire le lecteur dans un univers imaginaire et fantasmé.

Les deux volumes édités se complètent : le volume 1 regroupe 38 textes de communications ; le volume 2, 16 interventions au cours de 3 tables rondes, prononcées au cours du colloque qui s'est tenu à l'Université de Perpignan les 20, 21 et 22 mars 2003.

ISBN : 2-914518-51-X



9 782914 518512

Prix : 28 €

SUSO DE TORO, ÉCRIVAIN GALICIEN, OU LA LITTÉRATURE AU SERVICE DE LA LANGUE

Benoît Mitaine

Université Stendhal, Grenoble III

Suso de Toro (Saint Jacques de Compostelle, 1956) fête cette année ses vingt ans de carrière depuis la publication en 1983 de son premier roman intitulé *Caixón Desastre*. Certains critiques littéraires n'hésitent pas à qualifier ce texte de "fondamental et fondateur" (González-Millán, 1996 : 280) dans le sens où il a bouleversé, autant sur la forme que sur le fond, le panorama littéraire galicien. En 1986, de Toro publie *Polaroid*, son second roman qui, avec le temps, sera salué par le *Diccionario da literatura galega* comme une "référence quasi générationnelle" (Vilavedra, 2000 : 371). Mais c'est en 1993 avec *Tic-Tac* (Premio de la Crítica Española) que Suso de Toro fait son entrée dans le champ littéraire castillan, même si *Land Rover*, en 1988, avait déjà commencé à lui assurer une certaine reconnaissance de la part de la critique espagnole.

S'il arrive à l'auteur de se présenter lui-même comme un nationaliste galicien dans certaines entrevues, de Toro n'est pas un écrivain nationaliste dans le sens où il ne fait pas de ses romans des œuvres militantes. Il prend soin, en règle générale, de ne pas mélanger les rôles, et c'est ainsi que le Suso de Toro militant nationaliste, essayiste et chroniqueur de presse, n'est pas –tout au moins au même degré– le Suso de Toro écrivain. Si engagement nationaliste il y a dans ses romans, il faut le voir dans la fidélité qu'il exprime à l'égard du galicien, son unique langue de composition littéraire. Néanmoins, il existe certainement un tiraillement interne chez cet écrivain biface, parfaitement conscient de la portée sociale de ses actes, tiraillement qui l'a conduit de manière tout à fait sporadique à déroger à sa propre ligne de conduite. Il en va ainsi de *Caixón desastre*, de *Land Rover* ou encore d'une nouvelle publiée en 1999 intitulée "Ca, yo no te soy como ellos"¹⁹⁴.

¹⁹⁴ Ce récit a fait l'objet d'une double publication : paru initialement en 1999 dans *Círculo* (Vigo, Xerais) sorte de roman mosaïque dans lequel Suso de Toro a compilé plusieurs nouvelles, dont certaines étaient déjà parues antérieurement, il a été réédité fin 2002 dans *Longa lingua. Os contos da Mesa* (Vigo, Xerais), recueil de dix-huit nouvelles écrites par dix-

Dans chacun de ces trois textes, l'auteur s'est livré, à différents niveaux, à une forme de "spectacularisation" de certains maux, dysfonctionnements ou de certaines formes pathologiques, propres aux sociétés bilingues. Cette métaphore pathologique peut s'appliquer, me semble-t-il, d'une part à la diglossie, forme maligne et néanmoins très majoritairement commune du bilinguisme et, d'autre part, à la haine de soi, c'est-à-dire en espagnol l'*auto-odio*, cette maladie endémique des sociétés diglossiques.

Ainsi, de l'écriture en situation bilingue, intitulé de colloque ouvert à de nombreuses lectures, je ne m'intéresserai ici qu'aux aspects thématiques liés aux formes de "textualisation de la diglossie" ou de l'*autoodio*, thématiques qui appellent d'ailleurs souvent un traitement formel spécifique. En d'autres termes, de ce long processus qu'est l'écriture en situation bilingue, mon parti pris a été de me concentrer sur une petite partie du produit fini qu'est le livre une fois publié, et cela au détriment de toutes les étapes pourtant décisives qui précèdent la simple phase d'écriture. Cela implique que des aspects aussi essentiels que les motivations individuelles et collectives qui président au choix de la langue ou encore le problème des stratégies à adopter afin d'évaluer les chances de publication sur un marché de préférence galéophone ou castillanophone, ne seront pas abordés ici.

Des trois textes précédemment cités, il nous faudra, par mesure d'économie, éliminer *Land Rover*, même si ce dernier rend fort bien compte du phénomène de hiérarchisation des langues en milieu urbain, en faisant par exemple d'un commissariat ou d'un café décrit comme *chic*, des chasses gardées castillanophones en terre galicienne. *Caixón desastre* et "Ca, yo no te soy como ellos" ont l'avantage par rapport à *Land Rover* d'être thématiquement centrés sur le problème linguistique. Ces deux textes aux tonalités différentes, mais qui ont en commun le recourt à l'alternance codique, se retrouvent aussi sur une sorte de fonctionnalité partagée : ils textualisent la diglossie et la haine de soi afin de mieux pouvoir les dénoncer. Cette pratique va de pair avec les déclarations de l'auteur lorsqu'il dit que "les décisions des écrivains ont toujours une dimension sociale" (Mouriño, 2001). *Caixón desastre* tout comme "Ca, yo no te soy como ellos", font bel et bien figure d'exceptions dans la bibliographie de Suso de Toro en ce qu'ils sont des textes explicitement engagés, mais aussi dans le sens où ils

huit auteurs différents sur le thème de la "réalité linguistique galicienne". Cette publication, qui est à l'initiative de A Mesa pola Normalización Lingüística, célèbre les quinze années d'existence de cette organisation dont le but est majoritairement d'assurer la promotion du galicien. Le fait que cette nouvelle de Toro se retrouve dans ce recueil consacré à la langue galicienne tend à prouver qu'il a bien été écrit dès son origine comme un texte de dénonciation et, si possible, d'exorcisation des complexes que ne cessent de nourrir les Galiciens envers leur langue. Cette fonction, une fois le texte coupé de son contexte, n'en ressort que plus vivement.

désignent un contexte d'écriture très précis, qui est celui du bilinguisme (d'inégalité).

1. 1983 : *Manoliño ou l'espoir d'une nouvelle conscience nationale*

La scène se passe au Floyma, un bar en Galice. Florentino, le patron, s'affaire autour de son comptoir et de ses clients, lorsque son jeune fils, Manuel, âgé d'environ cinq ans, entre dans l'établissement. Son cartable encore sur le dos, l'enfant revient de l'école. Le père le salue, dans un castillan quelque peu galicisé : " *hola Manoliño, como te fue na escuela* " [" alors Manoliño, comment s'est passée ta journée d'école ? "]. L'enfant s'arrête, prend un visage sévère et dit en galicien : " *Meu pai, ¿por que me falas castellano ?* " [" Père, pourquoi me parles-tu en castillan ? "]¹⁹⁵. Le père reste coi puis finit par répondre de façon hésitante, toujours en castillan : " *pues... porque quiero que aprendas a hablar bien* " [" eh bien... parce que je veux que tu apprennes à bien parler "] (1983 : 31). L'enfant, bien plus vif que son père, réplique aussitôt, en galicien à nouveau dans le texte :

« xa estamos. Xa sabía eu que me habías saír con algo así. ¿pero non te decatas que te estás humillando ? Non che dea vergoña falar o teu idioma, a fala románica herdada dos nosos antergos. O pai está pálido, hai un silencio total no local, no que retumban as sentencias xuízosas do rapaz. Pero pai, segue o rapaz, ¿non te decatas que a negación do teu idioma é a renuncia a ser ti mesmo, home ceibe e soberano, [...] e esa negación é a afirmación do idioma imposto, si, imposto, que é a arma de dominación da clase dominante, e o coitelo para castrar as clases populares. (ibid. : 31-32)

Nous y voilà. Je savais bien que tu finirais par me sortir quelque chose comme ça. Mais tu ne te rends pas compte que tu es en train de t'humilier ? N'aie pas honte de parler ta propre langue, cette langue romane héritée de nos ancêtres. Le père est pale, le silence le plus complet règne dans le bar, où résonnent les phrases judicieuses de l'enfant. Mais père, poursuit l'enfant, tu ne te rends pas compte que la négation de ta langue est un renoncement à être toi même, un homme libre et souverain, [...], et que cette négation est une affirmation de la langue imposée, oui, imposée, qu'elle est l'arme de la domination de la classe dominante, et le couteau avec lequel elle castre les classes populaires.

Le père reste prostré dans un long silence avant de réagir violemment en donnant toute une volée de coups à son fils en même temps qu'il accuse la maîtresse d'école d'être à l'origine de cet endoctrinement. Il reprend cependant son calme suite à l'intervention d'un client qui semble avoir mieux compris que les autres les propos de l'enfant :

¹⁹⁵ Traduction personnelle. Il en va de même pour toutes celles à venir.

El fala do problema lingüístico, ou sexa, que en Galicia temos dúas linguas [...] e así que os rapaces, ademais de falar o castellano podan coñecer tamén o galego que é a fala típica do noso país. (ibid. : 33)

Il parle du problème linguistique, c'est-à-dire qu'en Galice nous avons deux langues [...] ce qui fait que les gamins, en plus de parler le castillan, peuvent aussi connaître le galicien qui est la langue typique de notre pays.

Désarmé, Florentino se laisse sombrer lamentablement dans la résignation et la bêtise en concluant, en galicien tout de même :

“ eu de política non entendo nada, nin quero saber nada. [...] se gobernase Fraga non había pasar isto. Se non morrese Franco non había estas políticas, tanta autonomía e tanto partido. ”¹⁹⁶ (ibid. : 33)

moi, la politique j'y comprends rien, et je ne veux rien en savoir [...] Si Fraga gouvernait, cela n'arriverait pas. Si Franco n'était pas mort, il n'y aurait pas cette politique, toute cette autonomie ni tous ces partis.

Ici, on l'aura compris, les rôles de ces deux personnages sont travaillés sur le ton de la caricature, et comme le veut généralement ce type d'exercice, la dérision et la distance critique se font vivement ressentir : le père accumule les stigmates les plus dégradants de l'identité galicienne (autoodio, “autodéfiguration mimétique”¹⁹⁷, acceptation passive et résignée de l'infériorité, le tout englobé dans un système de pensée où tinte un passéisme rance non exempt de résonances franquistes) alors que le fils, lui, incarne la figure du nationaliste radical dans un discours stéréotypé. L'âge exagérément bas du fils, cinq ans, en comparaison du discours qu'il produit, fonctionne bien entendu sur le mode du ressort comique de l'inversion des rôles. L'enfant est présenté comme une “bête de cirque”, une sorte d'enfant-savant. Mais ici comme ailleurs, l'effet burlesque a fonction de diversion dans le sens où il permet à l'auteur de soustraire une part de la gravité du message nationaliste qu'il souhaite transmettre.

Pour mieux comprendre ce qui a pu motiver de Toro dans la création de ce personnage enfant, il faut certainement se replacer dans le contexte historico-politique du début des années 80. Il faut bien s'imaginer tout ce que l'accession de la Galice au statut de communauté autonome a pu signifier pour le jeune nationaliste qu'était alors Suso de Toro : ce nouveau statut marquait l'entrée de la Galice dans une nouvelle ère, et il ne fait guère de doute que Manoliño incarne de façon allégorique tous les espoirs de renouveau que l'auteur a pu nourrir à ce moment-là. L'enfant a le statut quasi mythique d'un messie des temps nouveaux, il est la génération de

¹⁹⁶ Précisons en effet que dans les années 1981-1983, années d'écriture puis de publication du texte, le président de la Xunta de Galicia était Xerardo Fernández Albor, candidat de Alianza Popular, parti fondé par Fraga. Ce n'est qu'à partir de 1990 que Fraga prend la tête de la Xunta.

¹⁹⁷ Expression de Ramón Piñeiro. On la retrouve citée par Antón Santamarina (2000 : 42).

l'avenir, celle qui aura été scolarisée en galicien, alors que le père reste le représentant d'une génération perdue, encore prisonnière d'un système idéologique marqué par quatre décennies de dictature. En d'autres mots, ces deux personnages symbolisent deux identités antagonistes : l'une vieillissante, l'autre naissante.

Manoliño, avec son cartable, s'exprimant en galicien, délivrant un message anormalement élaboré et politisé pour un enfant de cet âge, est à l'image du vent d'espoir qui pouvait souffler sur la nouvelle Galice autonome en 1983 ; le cartable n'a donc en l'occurrence rien d'anodin : il renvoie à l'école et à l'institution scolaire en général, dans lesquelles les nationalistes avaient investi beaucoup (trop ?) d'espoirs. L'école s'annonçait comme l'instrument majeur de la revitalisation du galicien et de la récupération de son prestige, de même qu'on attendait d'elle qu'elle serve d'agent de cohésion nationale.

Il s'avère, avec à présent 20 ans de recul depuis la publication de *Caixón desastre*, que l'école n'a pas été la clé de tous les problèmes liés à la langue. En effet, si la situation linguistique est meilleure en 2003 qu'elle ne l'était en 83, on sait quand même que les anciens problèmes, c'est-à-dire la diglossie et la substitution linguistique, n'ont pas été résolus, et que de nouveaux, tout aussi préoccupants, sont apparus depuis lors. Signalons, juste à titre d'exemple, qu'à la sortie du lycée, les jeunes galiciens sont majoritairement castillanophones (cf. Santamarina, 2000 : 54-59) ; ajoutons encore que l'urbanisation galopante de la population galicienne cause bien des soucis, quand l'on sait que la ville est un des terreaux les plus riches de la castillanophonie (cf. Monteagudo, 2002 : 20-21 et 28-30) ; dans un registre différent, mais qui n'est pas non plus sans conséquences sur la vigueur de la langue, il est enfin possible d'évoquer le déficit démographique couplé à la forte émigration des jeunes vers d'autres villes d'Espagne ou d'Europe¹⁹⁸.

Comme citoyen engagé, de Toro est parfaitement informé de tous ces dangers qui continuent de rendre incertain le sort du galicien, et l'on peut penser que s'il a écrit, seize ans après *Caixón desastre*, un texte comme " Ca, yo no te soy como ellos ", c'est précisément pour faire part de ses propres désillusions. Les vingt années d'autonomie, comme semble le constater amèrement l'écrivain, n'ont pas suffi à rompre la chaîne de transmission intergénérationnelle de l'*autoodio* qui assure la reproduction auprès des Galiciens de leurs complexes identitaires. C'est peut-être ainsi la conscience de ce demi constat d'échec qui a conduit l'auteur à changer de ton et à laisser de côté l'optimisme ironique de 1983 pour écrire, en 1999, une nouvelle de nature plus dramatique.

¹⁹⁸ De 1991 à 2001, la Galice a perdu près de 36 000 habitants, la faisant passer d'une population totale de 2 731 000 à 2 695 000 habitants. " El censo de 2001 ", *El País*, samedi 27 juillet 2002, p. 24.

2. 1999 : *Mari Carmen au cœur de l'autoodio*

“ Ca, yo no te soy como ellos ” est une nouvelle qui répond à la même intention d'auteur que le passage précédemment étudié de *Caixón desastre* : il s'agit à nouveau de textualiser, par le biais d'un personnage particulièrement démonstratif et représentatif d'une réalité, le complexe d'*autoodio* chez les Galiciens. En revanche, là où dans *Caixón desastre* l'alternance codique relevait plutôt de l'anecdotique étant donné que seules quelques phrases étaient en castillan, elle devient dans “ Ca, yo no te soy como ellos ” un phénomène central, puisque le castillan occupe cette fois-ci près des deux tiers du récit.

Cette mise en texte basée sur deux langues ne cherche pas à produire un effet esthétique, elle vise avant tout à mettre sur un même plan d'efficacité le fond et la forme. En effet, le changement de langue introduit un changement graphique notable qui sert à accompagner voire à accentuer visuellement le moment où la fracture psychologique du personnage en charge de l'histoire va se produire.

Car toute la force de “ Ca, yo no te soy como ellos ” repose sur Mari Carmen, ce personnage unique qui va monopoliser la parole à un tel point que son interlocutrice, dont on ne saura d'ailleurs pas le nom, n'aura pas l'occasion de prononcer un seul mot. On peut d'ores et déjà observer que le recours récurrent chez Suso de Toro à la logorrhée traduit ici comme ailleurs tout l'indicible d'une angoisse indéterminée qu'il s'agit d'épancher d'une façon ou d'une autre. Ainsi, ce qui aurait dû être un dialogue amical débouche sur un long monologue qui s'affiche au bout du compte comme un besoin véritablement physique et irrépressible d'évacuer verbalement une douleur dont l'origine est de toute évidence à rechercher du côté du refoulement et du dédoublement identitaire.

En effet, le lecteur sent d'emblée que ce qui peut passer dans un premier temps pour une sorte d'euphorie verbale est en réalité aussi factice que la personnalité que s'est construite Mari Carmen avec le temps. Dès les premières lignes on comprend que Mari Carmen avance masquée sous les traits d'une femme faussement épanouie et dont l'essentiel de la fierté consiste à avoir réussi à s'extraire de la fange de la Galice rurale d'où elle est pourtant originaire :

Yo no soy como mi madre, ca, ni como mi padre, no, señor. Yo no soy como ellos, ni soñarlo. No te creas tú que yo me arreglo por estar guapa, eso también, eso también, pero si miro de andar arregladita es porque quiero ser distinta de ellos. Mi madre, siempre a trabajar como una esclava, [...] mi padre, siempre oliendo a pescado [...]. No y no. Yo sé muy bien como es la vida y yo no quiero ser como mis padres o como mis abuelos, que olían a esterco [sic], y no quiero que mis hijos sepan nada de todo eso, para eso vivimos en un piso en la ciudad... (de Toro, 1999 : 25, 27).

Moi je ne suis pas comme ma mère, ça non, ni comme mon père, non, monsieur. Moi je ne suis pas comme eux, non sûrement pas. Va pas croire que moi je me pomponne pour être belle, même s'il y a de ça, bien sûr, mais si je prends soin d'être toujours élégante c'est parce que je veux me distinguer d'eux. Ma mère, elle passe sa vie à travailler comme une esclave, [...] mon père, toujours avec cette odeur de poisson [...]. Non et non. Je sais très bien comment est la vie et moi je ne veux pas être comme mes parents ou comme mes grands-parents, qui sentaient le fumier, et je ne veux pas que mes enfants apprennent tout cela, c'est pour ça que nous vivons dans un appartement à la ville...

En résumé, Mari Carmen se veut être tout ce que ses parents ne sont pas et n'ont pas su être. Elle se donne donc à voir devant ses amies d'enfance et devant les siens comme la représentation sociale inversée de ce qu'ils sont et de ce qu'ils sont restés. Cette entreprise de reconstruction identitaire, qui ressemble plus, en l'occurrence, à du "replâtrage", tant l'effort est à la fois maladroit et infructueux, passe par la renonciation à tous les marqueurs identitaires qui sont à l'origine du fait différentiel galicien.

Comme il faut s'y attendre dans ce genre d'entreprise à haut risque, le vernis culturel et identitaire craque de toute part. Il suffit pour s'en apercevoir de s'arrêter un instant sur son castillan qui est complètement contaminé, hanté par le fantôme du galicien qui surgit autant au niveau grammatical que lexical. Le titre du récit, "Ca, yo no te soy como ellos" est à cet égard très parlant, puisque l'emploi incontrôlé, voire inconscient, de l'interjection "¡Ca!" de même que celle du pronom explétif "te", qui sont l'un comme l'autre bien plus caractéristiques du galicien que du castillan, montrent à quel point son effort de distinction est frappé du sceau de l'échec¹⁹⁹. Le titre illustre bien en ce sens la somme des contradictions qui rend l'assemblage identitaire de cette femme des plus fragiles. De même, dans la citation précédente, on a pu voir Mari Carmen placer le mot galicien *esterco*, au lieu de *estiércol*, au milieu d'une phrase en castillan. Cela n'a rien d'un exemple isolé, puisqu'on peut l'entendre dire ailleurs, non sans ironie de la part de l'auteur :

*no me gusta que los niños estean mucho tiempo con los abuelos porque luego no me vengan con tonterías o hablando mal.*²⁰⁰ (1999 : 26)

Je n'aime pas que les enfants restent longtemps chez leurs grands-parents car ensuite ils reviennent en disant des bêtises ou en parlant mal.

¹⁹⁹ Suso de Toro confirme pleinement que les nombreux *dativos de interés* dispersés dans le texte ont pour fonction de montrer que la protagoniste maintient un lien inconscient très fort avec son passé, même si elle refuse de l'admettre : "lo uso [el dativo de interés] para hacer ver esa presencia subterránea en el discurso de la hablante de la vieja lengua, como un substrato lingüístico, una interferencia indeseada pero inconsciente por su parte." Extrait d'un échange "électronique" entre l'auteur et moi-même en date du 15. 02. 2003.

²⁰⁰ Je souligne. Notons que "estean" est le subjonctif présent de l'auxiliaire *estar* en galicien.

On le voit, pour se départir complètement d'une identité, il ne suffit pas de déménager, de changer de langue et d'imiter les traits distinctifs de l'Autre. Et s'il est bien vrai que le processus de désidentification peut fonctionner jusque dans une certaine mesure, Mari Carmen est allée si loin dans la voie de l'auto-défiguration mimétique, qu'elle est passée sans même s'en rendre compte du côté de la négation de soi-même et de la haine de soi, ce qui n'est pas sans conséquences sur son équilibre psychique, comme tend à le montrer ce passage où elle se remémore une étape particulièrement pénible de son adolescence.

À un moment de son monologue, Mari Carmen explique que les nationalistes ont beau jeu de condamner les Galiciens qui refusent d'employer leur langue natale, et qu'avant de condamner, il faudrait d'abord connaître les causes d'un tel refus :

es muy bonito ahora tanto galleguismo [...] pero yo lo tengo pasado muy mal, [...] y tengo muy aborrecido el gallego porque me lo hicieron aborrecer y no quiero volver atrás. (ibid. : 28)

c'est bien joli de nos jours tout ce galeguisme [...] mais moi je l'ai très mal vécu, [...] et je déteste le galicien parce qu'on me l'a fait détester et je ne veux pas revenir en arrière.

On l'apprend par la suite, mais Mari Carmen fait ici référence à ses années d'internat sous Franco et plus particulièrement aux religieuses qui avaient pour tâche d'enseigner le castillan aux élèves galiciens. Et quand, les larmes aux yeux, elle commence à décrire à son amie les méthodes éducatives des sœurs, alors on comprend vite qu'à la place d'éducation en castillan, il est plus juste de parler d'humiliation en castillan :

¿Ti sabías qué facían ? Pois na clase de Lengua pois a profesora ás que non falabamos ben pois dábanos puntos por cada palabra mal falada, as gallegadas que nos saían por fóra [...]. E cando dicía ese mes quen era a ganadora, así dicía ela, " a ganadora ", pois subíanos á tarima e alí subidas puña a todas as nenas da clase a berrar " ¡burras, burras, burras ! " (ibid. : 29).

Tu sais ce qu'elles faisaient ? Ben en cours de Langue eh bien la prof, à ceux qui ne parlaient pas bien, ben elle nous donnait des points pour chaque mot mal prononcé, chaque mot en galicien qui nous échappait [...]. Et quand elle disait qui était la gagnante de tel mois, c'est ainsi qu'elle disait, " la gagnante ", eh bien nous montions sur l'estrade et une fois dessus, elle demandait à toutes les filles de la classe de crier " idiots, idiots, idiots !

La langue originale de la citation n'est plus ici le castillan, comme précédemment, mais le galicien, ce qui appelle un commentaire. Il est en effet assez symptomatique que pour se remémorer cet événement douloureux, et à proprement parler traumatique, Mari Carmen replonge sans y rien pouvoir dans la langue du traumatisme et de l'humiliation. Au niveau de la

simple mécanique narrative, le basculement dans la langue galicienne a la même fonction que les passages en noir et blanc dans les films en couleur : il symbolise le plongeon dans le passé, le flash back. Mais au niveau de la diégèse, et plus particulièrement au regard du profil psychologique du personnage de Mari Carmen, ce recours si spontané, incontrôlé au galicien, a valeur de rupture affective et d'abaissement des défenses narcissiques. Autrement dit, c'est seulement dans les moments de faiblesse du Moi, quand le vernis identitaire vole en éclat, que l'identité véritable refoulée et la langue natale bâillonnée arrivent à refaire surface. Cette scène de dédoublement psychique montre par la même occasion à quel point le castillan est une langue véhiculaire, de façade, et à quel point surtout le galicien reste la langue des affects et des pulsions primitives, c'est-à-dire la langue de l'identité profonde. L'authentique semble dès lors indicible en castillan, qui n'est finalement qu'une langue d'apparat et donc de paraître. C'est certainement ce même constat qui a fait dire à l'auteur il y a de cela déjà plus de dix ans : “ *escribimos en gallego porque no queremos romper con el origen* ” [“ nous écrivons en galicien parce que nous ne voulons pas nous couper de notre origine ”] (de Toro, 1992 : 142).

On admettra volontiers, comme semble le sous-entendre l'auteur dans cette citation, que l'usage du galicien soit associé à une sorte de fil d'Ariane qui servirait à rétablir le lien avec un passé en train de se perdre, mais en ce qui concerne les deux textes ici regroupés, il ne fait aucun doute que ses vraies motivations en ce qui concerne le choix de la langue sont bien plus d'ordre collectif qu'individuel. Il ne le cache d'ailleurs aucunement lorsqu'on l'interroge sur les raisons qui l'ont poussé à écrire “ *Ca, yo no te soy como ellos* ” :

*La identidad gallega ha estado discriminada, penalizada, estigmatizada dentro de España, esto ha generado una angustia que ha conducido al abandono de la identidad, a la búsqueda de asimilación en la cultura vencedora, dominante, la castellana, una huida de la lengua propia hacia la otra. Es una verdadera enfermedad del alma.*²⁰¹

L'identité galicienne a été discriminée, pénalisée, stigmatisée en Espagne, ce qui a généré une angoisse qui a conduit à l'abandon de son identité, à la recherche d'assimilation à la culture des vainqueurs, des dominants, la castillane, [ainsi qu'à] un renoncement à sa propre langue pour celle des autres. C'est une véritable maladie de l'âme.

Pour conclure, on choisit bien sûr sa langue d'écriture par convictions et convenances personnelles, mais ce genre de choix est aussi obligatoirement doté d'une valeur collective²⁰² et ce, quelque soit la nature du texte. Et

²⁰¹ Extrait d'un échange “électronique” entre l'auteur et moi-même en date du 15. 02. 2003.

²⁰² L'idée que les œuvres artistiques produites dans des espaces colonisés, dominés, périphériques, sont inextricablement doublées d'une valeur collective a été développée, entre

l'auteur n'ignore pas la portée symbolique de ses actes lorsqu'il observe que " la littérature est la mémoire nationale d'une langue " ou encore qu'elle est " une partie du pays " (de Toro, 2001 : 202). En disant cela, il est conscient d'enrichir par son œuvre le patrimoine littéraire galicien et ce faisant, de restituer un peu du prestige perdu à sa langue. Mais Suso de Toro a compris depuis bien longtemps que les textes trop fonctionnels ou trop militants ne sont pas ceux qui servent le mieux la cause qu'il défend. Pour modifier le regard des autres, mais aussi le regard que les Galiciens portent sur eux-mêmes, le mieux est avant tout de faire de la bonne littérature, c'est-à-dire une littérature susceptible d'être reconnue et appréciée ailleurs qu'en Galice. C'est là la pierre que semble vouloir apporter de Toro à l'édification d'une nouvelle identité galicienne qui serait débarrassée une fois pour toute de ses complexes d'infériorité.

Bibliographie

A. Romans et autres écrits de Suso de Toro :

- 1983, *Caixón desastre*, [Universidade de Santiago], Vigo, Xerais, 1990 (Narrativa).
 1986, *Polaroid*, Vigo, Xerais (Narrativa).
 1988, *Land Rover*, Vigo, Xerais.
 1992, " Explicación de mi camino y a dónde me está conduciendo ", in Leopoldo Alas *et al.*, *Mito y realidad en la novela actual*, Madrid, Cátedra/Ministerio de Cultura, p. 141-146.
 1993, *Tic-Tac*, Barcelone, Ediciones B (Tiempos modernos).
 1999, " Ca, yo no te soy como ellos ", dans *Círculo*, Vigo, Xerais (Narrativa).
 2001, *A carreira do salmón*, Vigo, Xerais (Crónica).

B. Ouvrages critiques :

- DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix, 1975, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
 GONZÁLEZ-MILLÁN, Xoán, 1996, *A narrativa galega actual (1975-1984)*, Vigo, Xerais.
 HAGÈGE, Claude, 2000, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob.
 JAMESON, Fredric, 1986, " The third-world literature in the era of multinational capitalism ", *Social text*, n° 15, automne, pp. 65-88.
 LAGARDE, Christian, 2001, *Des écritures " bilingues " . Sociolinguistique et littérature*, Paris, L'Harmattan (Sociolinguistique).
 MONTEAGUDO, Henrique, 2002, " A lingua galega na sociedade : descrición da situación actual e perspectivas de futuro ", in *A normalización lingüística a debate*, Vigo, Xerais (Peto Claves), pp. 7-46.
 MOURIÑO, Cristina, " Suso de Toro : O autor esquecido ", 11/06/2001, entrevue disponible en ligne sur le site : www.culturagalega.org/finde semana/10/entrevistas/entr_detoro.htm
 RECALDE, Montserrat, 2000, " Le parcours socioculturel du galicien. Du Moyen Âge au XXe siècle ", *Lengas*, n° 47, pp. 11-39.
 SANTAMARINA, Antón, 2000, " Normalisation linguistique en Galice. Trente ans d'histoire ", *Lengas*, n° 47, pp. 41-65.
 VILAVEDRA, Dolores [coord.], 2000, *Diccionario da literatura galega*, vol. 3, Vigo, Galaxia.

autres, par Deleuze et Guattari dans *Kafka. Pour une littérature mineure* (Paris, Minuit, 1975), mais aussi par Fredric Jameson : " The third-world literature in the era of multinational capitalism ", *Social text*, n° 15, automne 1986, p. 65-88.